

« Voici maintenant la réfutation de cette calomnie contre le digne évêque :

« Kororarika, 12 mars 1842.
 « Nous, les habitants de Kororarika et de la Baie-des-Iles en général, avons lu le langage injurieux ci-dessus énoncé, avec autant d'étonnement que de dégoût et d'indignation. Le directeur l'empailleur, évêque catholique, ayant fixé sa résidence parmi nous, nous avons eu toutes sortes d'occasions d'observer sa conduite, et nous déclarons avec confiance qu'il n'a jamais dévié des devoirs paisibles de sa vocation, en se mêlant de quelque manière que ce soit, des affaires publiques, excepté dans une seule occasion, où, s'étant rendu dans un meeting des indigènes, il obtint par ses instances, de ceux de sa communion, de former une alliance avec la reine d'Angleterre. Nous n'hésitons donc pas à un appel que l'exposé du gouverneur Hobson est faux, honteux, malicieux et scandaleux. *Falsé, égrégé, malicieux, scandaleux.* »
 — (Signé par presque la totalité des habitants de Kororarika.)

« Nous empruntons au *Canada* la traduction suivante des journaux américains :

« *Couvent des Ursulines de Charlestown près Boston.* — Le *Boston Evening Bulletin* annonce et recommande au public une brochure qui vient de paraître chez M. M. Redding et compagnie, contenant les faits et les documents relatifs au couvent des Ursulines, et la recommande d'autant plus que le sujet de l'inséparable de ce couvent paraît devoir être agité de nouveau à la prochaine session de la législature du Massachusetts. Revenant sur le même sujet dans un autre endroit, il ajoute :

« Cette question sera probablement la pierre de touche de la force morale et intellectuelle des membres de la législature à sa prochaine session. Nous avons reçu une brochure intitulée : « Les Droits de la Conscience et de la Propriété, ou le véritable état de la question du Couvent, » par Geor Ticknor Currier, publiée chez M. M. Little et Brown. L'auteur remarque avec vérité : « Je m'étonne depuis longtemps que le peuple du Massachusetts ait virtuellement fermé les yeux, durant huit années, sur un des plus grands actes d'injustice qui aient jamais été commis dans un pays civilisé, et dont le triste témoignage s'élève prédominant en face de leur capitale si policée. Les catholiques méritent assurément de grands éloges pour leur longanimité qui n'a pas encore cessé d'être une vertu. Quelque fortement que la majeure partie de nos citoyens soient opposés au catholicisme, nous sommes convaincus que la majorité est pour la restitution aux catholiques de ce qui leur est dû en justice. »

« *Confessions.* — Le Rév. Dr. Anthon de l'église épiscopaliennne de St. Marc à New-York, a publié tous les détails de ses entrevues avec J. C. Colt, qui s'est suicidé pour échapper à l'infamie de l'exécution. La publication de tels détails nous paraît bien inconvenante parce que les condamnations peuvent par là être engagées à l'hypocrisie, sachant bien que tout doit paraître dans les journaux : la relation suivante a surtout de quoi nous étonner.

« Après avoir conversé quelques temps, je dirigeai son attention vers une chose que la société, ainsi que moi, est assurément très curieuse de savoir et très en droit de connaître.

« L'église épiscopaliennne, dans sa visite des prisonniers, ordonne au ministre, après avoir examiné la f. i. e. et le repentir de l'individu, de l'exhorter à confesser d'une manière particulière le crime pour lequel il est condamné. Je fis remarquer à M. Colt cette pratique et je vis qu'il la connaissait déjà. Lui rappelant les circonstances ainsi que la nature et les effets de notre première entrevue, je fis usage des raisons les plus propres à le toucher que je pus trouver, afin d'obtenir de lui une nouvelle marque de confiance. Il répondit à mon appel et déclara solennellement qu'il avait commis l'acte en sa défense personnelle.

« J'ai déjà dit cela, ajouta-t-il, bien des fois, mais à quoi bon ? Ils ne le veulent pas croire, ils ne veulent pas croire. Il se couvrait la face avec son mouchoir et pleurait amèrement. Je fus vivement affecté de ses gestes et de ses paroles. — Après quelque temps de silence et de repos, je lui fis encore quelques questions, entre autres, celle-ci : sera-ce là votre confession au tribunal de Dieu ? Il m'assura solennellement qu'il était prêt à le faire et qu'il ne voulait pas injurier le mensonge à la bouche. Croyez-vous donc que Dieu en ait agi trop durement à votre égard ? — Non ; Dieu n'a pas été trop dur à mon égard, mais les hommes l'ont été. Je lui demandai encore « si ayant agi en sa défense personnelle, au moins il ne se sentait pas chargé d'avoir précipité dans l'éternité un de ses semblables, sans lui donner un moment pour se préparer à paraître devant son Dieu, et d'avoir causé une si grande affliction à sa famille ? Tout ému, il répondit qu'oui. Je lui dis que je me croyais obligé de penser qu'il disait vrai. »

« C'est un reste évident de la pratique catholique destinée originairement non à satisfaire un public curieux, mais à humilier et à confondre le pécheur afin de le préparer au pardon que lui accorde son juge spirituel. Comment espérer que le malheureux révélera les secrets de son cœur à un homme qui le regardera comme un espion et un faiseur de rapport, envoyé pour découvrir son crime et le proclamer ensuite à la face du monde entier ? Il ne faut donc pas s'étonner que Colt ait joué le ministre qui le visitait et risqué son propre salut. »
Catholic Herald

SUPERSTITION ET FOURBERIE.

III.

Le lendemain, sitôt que le prince archi-chancelier fut visible, Léopold Clion entra dans son cabinet, la tête haute, l'air radieux.

« Ah ! ah ! fit Cambacérès, il paraît que nous avons fait merveille. — Monseigneur, je n'ai rien négligé pour arriver au résultat que désirait

si vivement Votre Altesse, et je crois presque avoir réussi.

— Très-bien, mon cher Clion, contez-moi cela par le menu ; vous avez trouvé mon agent russe ?

— J'ai même eu l'honneur de dîner avec lui. Je dois dire avant tout à Votre Altesse, que dans le cours de mes pérégrinations trop souvent forcées, j'ai rencontré en Suisse, il y a trois ans, un Russe de la plus haute distinction, avec lequel une conformité d'âge, de caractère, et sans doute, aussi d'humeur, me fit contracter une sorte de liaison, ou du moins d'intime familiarité. Hier, après avoir pris congé de Votre Altesse, je me rappelai cette circonstance, et je me ressouvins en même temps que j'avais aperçu, il y a quelques mois, à Paris, ce personnage, dont une sorte de timidité m'avait éloigné ; car je l'avoue, lorsque je suis brouillé avec la fortune, je n'aime pas à me retrouver en contact avec ceux que j'ai connus dans une meilleure situation, et alors je n'étais guère en état de faire une figure présentable. Comme, grâce à la générosité de Votre Altesse, le même obstacle ne m'arrêta plus, je cherchai à découvrir mon ancienne connaissance et je parvins enfin, bien qu'il eût depuis lors changé de titre et de nom, à le rejoindre et à me faire présenter à lui. Il se fit appeler le baron Simer, mais son véritable nom est Pétrow, son titre celui de prince ; c'est du reste un homme charmant, instruit, facile, gracieux, autant qu'on puisse désirer, mais en même temps d'une extrême réserve, et dans toutes les circonstances de la vie, essentiellement maître de lui. Le prince m'a convié à dîner ; au dessert nous avons longuement causé, surtout des changements politiques survenus en France durant ces deux dernières années, et je me suis aperçu que mon interlocuteur m'accablait de questions qui, pour être présentées avec adresse, n'en étaient pas moins dictées par un but tout autre qu'une curiosité de tout-à-la-fois, un simple intérêt de voyeur.

— C'est très-bien, mon cher Clion, c'est parfaitement bien, dit Cambacérès, lorsque le jeune homme eut terminé ; et maintenant, puisque vous avez renoué vos relations avec ce personnage, il faut faire tous vos efforts pour me l'amener.

— Peut-être ne sera-ce point chose facile ; le prince me paraît défiant ou au moins extrêmement réservé ; j'ose espérer cependant que le bonheur que j'éprouve à seconder les intentions éclairées de Votre Altesse, me donnera le talent de surmonter la difficulté.... Ah ! monseigneur, c'est maintenant que je regrette d'avoir été placé par mes fautes dans une si humble situation.

Cambacérès comprit parfaitement le sens de cette exclamation, qui n'était rien moins que philosophique.

« Eh ! mais, dit-il, il me semblait que les subsides étaient de nature à durer plus de vingt quatre heures ; mais il ne faut pas trop compter avec ses amis, et vous êtes des amis à Léopold. »

En parlant ainsi, l'archi-chancelier ouvrait de nouveau la bienheureuse petite cassette ; cette fois ce fut une demi-douzaine de rouleaux d'or qu'il tira et qu'il remit à Clion.

« Je suis très-content, lui dit-il en même temps, du zèle et de l'intelligence dont vous venez de faire preuve. Continuez, car en me sachant vous servez votre pays. Amenez-moi surtout votre prince russe ; c'est à cela que je tiens par-dessus tout.

— Je vous l'amenais, monseigneur ! s'écria Léopold, que la joie exaltait à la vue de l'or ; je vous l'amenais, je m'en portais garant sur ma tête ! »

Par bonheur, il lui émit d'une extrême facilité de tenir parole ; aussi, dès le lendemain soir, une voiture de remise l'emmena, en compagnie d'Adrien, à l'hôtel du prince archi-chancelier.

« Ah çà ! disait Léopold pendant le trajet, ne va pas oublier que tu es Russe. Parle français tant que tu voudras, mais ne perds pas de vue la Russie un seul instant.... C'est que, vois-tu, pour le moment le russe est une langue admirable, une langue précieuse. »

— Sois donc tranquille, répondait le faux Pétrow, tu pourras en rapporter à ma prudence, à ma réserve, et au dang. r aussi auquel nous exposerait quelque imprudence. »

Levisant ainsi ils arrivèrent. Le prince Pétrow fut présenté à l'archi-chancelier, qui l'accueillit d'une manière affable et distinguée ; il causa longuement avec lui, lui fit adroitement plusieurs questions sur les sentimens de l'empereur de Russie pour la France, et le sonda sur l'effet qu'avait produit à la cour de Saint-Petersbourg l'investiture impériale de Napoléon.

Adrien étudia adroitement de répondre d'une manière explicite aux questions de son interlocuteur ; il se garda bien d'une réserve toute diplomatique ; mais en même temps il lui a deviné que cette réserve pourrait cesser d'être aussi sévère lorsqu'il aurait l'honneur d'être plus directement connu du prince. Cambacérès invita le seigneur russe à le venir visiter aussi fréquemment qu'il le pourroit.

Cette première visite ne pouvait guère avoir d'autre résultat, et chacun se retira satisfait.

Le lendemain, Cambacérès s'empressa d'aller à la Malmaison, et rendit compte à l'impératrice de tout ce qu'il avait été assez heureux pour faire en si peu de temps. Joséphine, au comble du ravissement, témoigna le vif désir qu'elle ressentait de voir et d'entretenir le prince Pétrow. L'archi-chancelier, après avoir opposé une semblable résistance, permit de le lui présenter, à moins d'obstacles qu'il ne pouvait pas prévoir.

Cinq jours s'écoulèrent sans que l'on eût entendu parler ni du prince russe, ni de Léopold. Cambacérès, étonné et impatient, envoya chercher son jeune protégé Clion, qui se rendit aussitôt auprès de lui. Questionné par l'archi-chancelier, Léopold dit qu'il avait vu le prince Pétrow la veille,